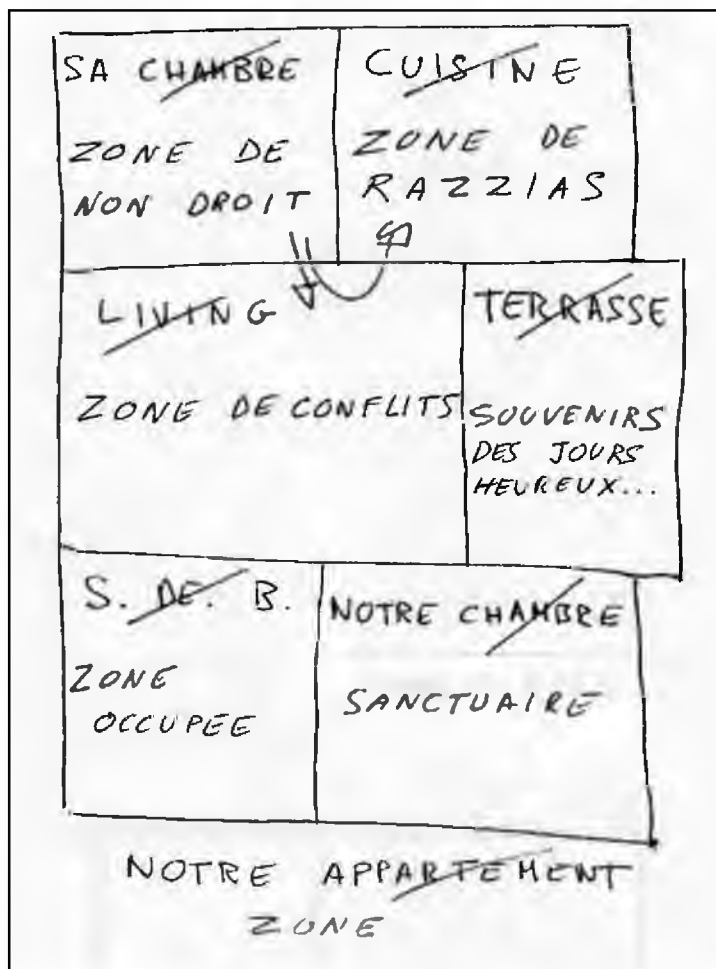


Témoignage

« Bien joué Docteur »



A la maison, il ne reste plus que lui. Tous ses frères et sœurs sont partis, les uns parce qu'ils gagnaient leur vie, les autres sous prétexte d'études, et nous, on est restés là autour de lui. « Autour de lui », ce n'est pas une image : il occupe le centre permanent de nos conversations, que ce soit à propos de ce qui va (rarement) ou de ce qui ne va pas (souvent). La journée se déroule selon un rite bien établi : le matin, c'est : « quand va-t-il se lever ? », lors du déjeuner, c'est « est-ce qu'on le compte ? », puis « est-ce qu'on lui laisse le plat dans le four ? », l'après midi, c'est « tu vas lui dire de se lever ? », puis « tu peux sortir de la douche ? », je sais, là, on est privilégiés par rapport à d'autres mais il y a des dommages collatéraux sur notre note d'eau. Puis, soit quelques tentatives pour le faire s'occuper utilement, soit l'application du seul recours vraiment opérant « courage, fuyons », il y a l'épisode du dîner (se reporter au déjeuner) et enfin l'âpre lutte pour un repos bien mérité après cette journée épuisante où, au mieux, il ne s'est rien passé. Je dis au mieux car il peut y avoir des variantes : toute activité jugée bruyante de notre part aboutit soit à une bordée d'injures, soit peut dégénérer en rixe... et puis, il arrive qu'il sorte, qu'on ne le voie pas revenir... alors on se prend à évoquer la veille, sans ce souci lancinant... ou on était bien contents qu'il soit là !



Univers clos me direz vous ? Pas totalement : il y a la banque qui appelle pour le découvert... C'est vrai que là aussi nous avons de la chance, on n'a pas encore eu droit aux flics, peut-être parce qu'il ne se drogue pas ? Et puis, il y a ses démarches que nous tentons de gérer : elles reviennent par périodes bien réglées... rendez vous avec la psy, réponses à la CAF, ça n'a l'air de rien mais à la fin, c'est très usant de passer son temps à prévenir la prochaine catastrophe annoncée !

D'autant plus qu'on n'a pas bonne conscience, et puis il n'est pas bien, cela se voit, et puis on en a ras le bol, il le voit. On finit par lui en vouloir, malgré nous, et il finit par penser qu'on ne l'aime pas et ça n'arrange pas les choses à la maison qui commence, de part et d'autre, à ressembler à un camp retranché. On l'aura compris, il faut en sortir... oui mais comment « puisqu'il n'est pas en mesure de s'assumer ? »

Vous ? Je ne sais pas, mais nous, avec le docteur Daraux, ça s'est passé comme ça...

On est tous les deux allés consulter le docteur Daraux, Villa Compoint, dans les locaux de l'UNAFAM National. Formidable, le docteur Daraux. On lui a sorti toute notre salade, alternativement, ma femme et moi, et il nous a écoutés jusqu'au bout sans nous interrompre. Il a du mérite parce que je soupçonne fort que notre histoire, il a déjà du l'entendre des centaines de fois : il faut une bonne dose de patience pour être psychiatre !

Une fois notre histoire terminée, il y a eu un moment de silence. D'un côté ça allait mieux comme chaque fois qu'on vide son sac, de l'autre, on se demandait bien ce qu'il pourrait trouver à nous dire... parce qu'on savait très bien que la situation était sans issue. D'ailleurs on avait bien pris la précaution de lui dire qu'il n'était pas question pour nous de lui trouver un logement avant qu'il ne soit en mesure de subvenir à ses besoins, soit en travaillant, soit en se faisant reconnaître comme handicapé.

Il a commencé par nous expliquer que tout ce qu'on lui disait était normal, vu la situation. Oui, j'ai bien dit NORMAL... Normal, c'est un mot magique qu'on n'avait pas entendu depuis longtemps et cela nous a fait l'effet d'un électrochoc : bien joué docteur. Et il a profité de notre état de stupeur pour enfoncer complètement toute notre ligne de défense. Vous allez voir.

Je l'entends encore : « Le plus beau cadeau que vous puissiez lui faire, c'est de lui trouver un petit studio, cela lui donnera un statut, cela l'aidera à se construire ». Bien entendu, nous avons immédiatement objecté que c'était trop facile, qu'on n'était pas éternels, qu'on en était à un moment crucial où il était grand temps qu'il se prenne en mains, que cela n'allait pas l'aider à s'en sortir, sans parler des risques...

Là aussi, il nous a laissés parler jusqu'à épuisement (de plus en plus rapide, parce qu'on perçoit inconsciemment qu'il a déjà gagné) et puis il nous a expliqué que « statistiquement, ils s'en tirent mieux lorsqu'ils vivent de façon indépendante de leurs parents, qu'il y avait des risques, mais que ces risques étaient moindres qu'en les conservant chez soi. » Difficile d'aller à l'encontre des statistiques quand on est raisonnable... d'autant plus que, finalement, c'était assez agréable comme perspective, à la fois pour nous, mais aussi pour lui ! Gagnant-gagnant.

C'est fou ce qu'une heure de consultation a pu changer notre quotidien ! Parce que ça n'a pas trainé : le soir même, on lui faisait part de notre décision et, sur le coup, il a très bien réagi : pas de triomphalisme, les remerciements d'usage, et un engagement de subvenir lui-même à ses besoins en dehors du loyer. L'engagement ne sera pas totalement tenu, cela va de soi, encore qu'il ne s'en

tire pas trop mal financièrement. En tous cas son attitude a changé, la nôtre aussi. C'est comme si un vent de liberté s'était subitement levé.

Si je vous disais que la suite s'est passée sans problème, vous ne me croiriez pas... et vous auriez raison. Dans la guerre avec les troubles psychiques, il peut y avoir des trêves mais rarement l'armistice. Au moins en a-t-on fini avec la guerre de tranchées. Bref, pour nous aussi, il y a eu des hauts et des bas, avec quelques épisodes de tension extrême, mais indéniablement une tendance à l'amélioration de son état général, de ses rapports avec la société et de nos rapports avec lui. La souffrance est encore là, mais, assortie de plus de compréhension, elle semble s'être adoucie et paraît plus supportable. Cela fait maintenant 6 ans que ça tient et ça doit être ça que l'on appelle la stabilisation.

Nicolas Petit.